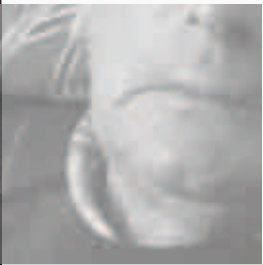




ALBERT CUILIÉ  
NÉ LE 7 NOVEMBRE 1924  
À ÉTAULIERS

C'ÉTAIT LA CRISE,  
ELLE VENAIT  
DES AMÉRIQUES



Albert Cuilié a toujours vécu à Etauliers, rue de l'église, « tout près du bon Dieu » dans la maison qui l'a vu naître il y a 84 ans. Une maison qui n'avait alors que le minimum, une cuisine et une chambre, en enfilade, toutes deux chauffées au feu de bois. Pour sa vie professionnelle, Albert Cuilié se rend une à deux fois par semaine à Bordeaux, d'abord comme représentant de commerce puis comme marchand de primeurs.

« Au début des années 1930, la vie était dure. C'était la crise, elle venait des Amériques. Mon père, qui était pépiniériste ne vendait plus rien, pas un seul pied de vigne. C'était vraiment la misère, c'était incroyable, il n'y avait pas d'argent. Je me souviens, mon frère plus âgé allait au bal le dimanche, je revois ma mère faisant les fonds de tiroirs pour lui donner quelques pièces. Heureusement qu'on avait des vaches et un beau jardin »

« À partir de 1935, ça allait mieux, grâce à l'exode rural. Faut s'imaginer qu'un ouvrier de la terre ici, **IL GAGNAIT 5 FRANCS POUR TRAVAILLER DU MATIN 7 HEURES JUSQU'AU SOIR. À LA VILLE, IL GAGNAIT 40 FRANCS AVEC LA SEMAINE DES 40 HEURES.**

Alors le compte était vite fait »

« Les enfants, eux, ils quittaient l'école après le Certificat d'études pour aller garder des vaches chez de plus gros propriétaires. Ils étaient tout jeunes, ils avaient parfois 12 ans tout juste »

« J'ai travaillé pour la maison Paris-Bordeaux, un magasin cours Victor Hugo. On faisait du porte à porte sur le canton avec notre catalogue. On vendait de tout, de tout, de la gazinière aux vêtements pour dame. Je suis rentré dans presque toutes les maisons ici avec mon catalogue. C'était dans les années 1950 et ça n'allait pas mal, oh oui. Les gens commençaient à mieux vivre. J'ai vendu beaucoup de vêtements pour les dames, elles étaient devenues plus coquettes »

« Après j'ai changé, je me suis mis marchand-primeur. **J'AVAIS UNE CAMIONNETTE ET JE VENDAIS AUX CAPUCINS DES LÉGUMES D'ICI.** Trois fois par semaine, le lundi, mercredi et vendredi, je me rendais au marché de Braud. Le grand marché de Braud, attention, c'était énorme, formidable le marché de Braud. C'était noir de monde.

On trouvait beaucoup de légumes cultivés dans les champs ou les jardins : des haricots verts, des haricots à écosser, des petits pois, des salades, des asperges, des courgettes. Au début les femmes ne conduisaient pas, les hommes les déposaient pour vendre la marchandise. Ensuite elles se sont dégourdies et conduisaient elles-mêmes.

Le marché commençait à 17 heures. Une fois que j'avais fait le plein de légumes, je partais à Bordeaux. J'arrivais vers 23 heures et je m'installais sous le marché métallique. Les Capucins fonctionnaient jour et nuit. Mes légumes étaient achetés par les gens du Bassin qui venaient d'Arcachon pour leur magasin. Les légumes de Braud étaient appréciés, car on arrivait avec de la marchandise fraîche, ramassée le matin même dans notre campagne »